

LE TÉLÉPHONE SONNE EN PLEINE NUIT

— Ce n'est que pour deux semaines, me dit ma mère avec gentillesse mais fermeté.

J'avais eu un mauvais pressentiment dès le début de cette conversation.

— Et il s'agit de ton père. J'en connais, des enfants, qui sauteraient de joie.

— Comment ça, des enfants? J'ai quarante-cinq ans!

Je n'aurais pas dû m'aventurer sur ce terrain-là, mais, de toute façon, ma mère fit mine de n'avoir rien entendu.

— Je lui ai dit que son aide serait la bienvenue, étant donné le coût de la main-d'œuvre sur l'île. En plus, les ouvriers n'en font qu'à leur tête dès qu'on a le dos tourné. Il pourra superviser les travaux et mettre la main à la pâte de temps en temps. Tu sais qu'il adore se rendre utile.

À mon tour de répondre :

— Écoute, maman, si je vais à Norderney, c'est pour aider Marlène à rénover sa pension de famille et son café. Je n'aurai pas le temps de m'occuper de pa...

— Justement, il ne demande pas beaucoup d'attention. Il est parfaitement autonome. Et, après tout, vous serez bien obligées de vous préparer à manger, donc vous en profiterez pour lui donner un petit quelque chose. Le soir, il se contente d'un repas léger, et vous

pourrez lui acheter des gâteaux pour le goûter, histoire de ne pas donner trop de travail à Marlène.

Depuis quand mon père était-il parfaitement autonome? La dernière fois que j'étais allée voir mes parents, six semaines auparavant, ce n'était pas le cas. Loin de là. Ma voix trahissait l'angoisse qui montait en moi et que j'avais le plus grand mal à contenir.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, maman. Je...

— Je ne t'ai jamais demandé aucun service, Christine. Mais là, il y a urgence. Je vais être hospitalisée pendant deux semaines, et il est hors de question que je laisse Heinz seul à la maison.

— Je croyais qu'il était parfaitement autonome.

— Pas en ce qui concerne les tâches ménagères. Maintenant, écoute-moi. C'est ton père, deux semaines avec lui, ce n'est pas la mer à boire. En plus, tu seras en vacances. Ne te braque pas comme ça. Depuis le temps qu'il veut aller à Norderney...

— Mais je n'aurai absolument pas le temps de m'occuper de lui. Et comment...

— Tu verras, tout se passera bien. En plus, ton père pourra toujours aller rendre visite à son vieil ami Kalli.

— Et même dormir chez lui.

— Enfin, Christine! Hanna, sa femme, est sur le continent car leur fille cadette, Katharina, va bientôt accoucher de son deuxième enfant. Le genre de chose qui ne t'arrivera pas, et à ta sœur non plus, d'ailleurs.

Seule une mère pouvait ainsi sauter du coq à l'âne.

— Maman, je suis...

— Je sais bien. Bon, c'est réglé. Papa arrivera samedi prochain à Hambourg, tu passeras le chercher à la gare et vous ferez le trajet ensemble jusqu'à Norderney. Il ne sait pas où on prend le ferry. Mais tout se

passera très bien puisque tu seras là. Quant à moi, j'irai me faire opérer du genou l'esprit tranquille.

Ma dernière chance. Il fallait que je la saisisse.

— Il faut qu'on en reparle à tête reposée, ce n'est pas si simple, je...

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Je te prépare une liste des choses à garder en tête et je te l'envoie. Bonne soirée et bonjour de la part de papa. Il est ravi. Au revoir.

Apparemment, le sort en était jeté: je passerais les vacances avec mon père pour la première fois depuis trente ans. Notre dernier voyage ensemble s'était soldé par un « abandon à visée pédagogique » sur l'aire d'autoroute de Kassel. J'avais eu une adolescence difficile, certes, mais Kassel, ça m'était resté en travers de la gorge. Bien qu'il soit revenu me chercher une demi-heure plus tard. Bien qu'il s'en soit voulu pendant trois semaines. Et voilà où nous en étions trente ans plus tard. Mais, cette fois-ci, au moins, notre route ne passerait pas par Kassel. C'était déjà ça.

OH, MON PAPA

Un jour, mon frère décrivit mon père en ces termes : « Il a les yeux de Terence Hill et le courage de Rantanplan. » Oui, Rantanplan, le chien trouillard de *Lucky Luke*. Un clebs tout maigre qui, au moindre bruit étrange, à la vue du moindre inconnu, au moindre changement dans son quotidien, bondit sur les genoux de son maître. Évidemment, mon père ne saute sur personne, il est trop bien éduqué et beaucoup plus intelligent que Rantanplan, mais il a des yeux très bleus. Cette description est assez pertinente.

Je montai à l'appartement de Dorothee tout en réfléchissant à la façon la moins abrupte de lui annoncer la nouvelle. Dorothee et moi sommes amies depuis quinze ans, elle connaît toute ma famille. La nouvelle que Heinz venait avec nous à Norderney ne pouvait donc rien laisser présager de bon. Je devais ôter tout effroi de cette phrase : après tout, nous étions ravies de passer deux semaines ensemble et je ne voulais pas que mon père tape sur les nerfs de qui que ce soit, ce qui ne manquerait pas d'arriver, hélas ! Je réfléchis à une formulation adéquate. « Tu sais quoi, Dorothee ? Heinz vient avec nous à Norderney. C'est chouette, hein ? » Non. « Salut, Dorothee. Ça y est, ma mère a enfin la date de son opération du genou. Tu vois un inconvénient à ce que Heinz nous accompagne à Norderney ? Le seul

souci, c'est qu'il est incapable de se faire à manger lui-même. » Non plus. « Dorothee, tu connais mon père et tu l'apprécies. Qu'est-ce que tu dirais de l'emmener avec nous à Norderney, histoire qu'il laisse ma mère tranquille le temps de son hospitalisation? » De mieux en mieux! « Dorothee, je me suis dit que Heinz pourrait nous aider à rénover la pension de Marlène, ce serait bien qu'il nous accompagne. » Elle ne me croirait pas. « Dis, Dorothee... »

À ce moment-là, la porte de l'appartement s'ouvrit et Dorothee apparut devant moi, un cabas à la main.

— Ah, salut, Christine. J'étais sur le point de...

— Heinz vient avec nous.

Je n'aurais pas pu trouver pire formule. Dorothee fronça les sourcils.

— Faire les courses?

— À Norderney.

— Mais quel Heinz? Ton...?

— Oui, celui-là même.

— Avec nous? Chez Marlène? Samedi prochain?

— Oui.

Je m'attendais à ce qu'elle s'effondre, qu'elle m'implore du regard, qu'elle pique une crise de nerfs, mais elle n'en fit rien. Dorothee resta impassible, posa son cabas et rentra chez elle. Je la suivis dans la cuisine et la regardai préparer du thé tout en sifflotant. Je reconnus la chanson de Lys Assia, « Oh, mon papa », et me lançai à corps perdu dans une longue explication.

— Ma mère vient de m'appeler. Elle doit se faire poser une prothèse de genou et, comme quelqu'un s'est désisté, une date vient de se libérer pour son opération. Ma tante est en vacances, ma sœur fait de la voile au Danemark, mon frère est en voyage d'affaires, donc c'est tombé sur moi. Tu connais mon père, il ne pourra jamais rester seul deux semaines à la maison.

Il ne sait même pas se servir de la cafetière, il est incapable de se préparer des pommes de terre ou des œufs. Sans compter qu'il est daltonien, ce qui n'est pas sans incidence sur son style vestimentaire.

Je réfléchis à ce que je pouvais ajouter sans toutefois porter atteinte à sa dignité. Je me trouvais dans une situation délicate : il ne fallait pas que Dorothée ait une mauvaise image de lui, mais, d'un autre côté, il avait des habitudes pour le moins... inhabituelles.

— Je le trouve marrant, ton père, répondit Dorothée.

J'avalai ma salive. Voilà un qualificatif que je n'aurais pas employé. Dorothée versa de l'eau bouillante dans la théière et se tourna vers moi.

— Heinz a encore la forme, et je trouve ça sympa de sa part de vouloir nous aider. Du moment qu'il ne se fatigue pas trop.

Ou qu'il ne *nous* fatigue pas trop...

Dorothée posa la théière sur la table et sortit des tasses du placard.

— Ne fais pas cette tête. On évitera qu'il se surmène.

— Tu ne comprends pas, Dorothée. C'est plutôt moi qui risque d'être surmenée. Il est parfois un peu pénible, il ne sait pas s'occuper tout seul, il se mêle de tout, il sait toujours tout mieux que tout le monde, le moindre changement l'angoisse, il...

Je me mordis la langue pour ne pas en dire davantage. J'aimais bien mon père. Surtout quand trois heures de route nous séparaient. Ou en présence de ma mère. En tête à tête, le temps de prendre un café, à la limite. Mais passer deux semaines ensemble à trois heures de Hambourg, où ma mère se faisait opérer, voilà qui pouvait donner lieu à bien des turbulences. Dorothée n'était pas en mesure de comprendre,

à moins de le constater par elle-même. Je remuai mon thé pour y faire fondre le sucre tout en la regardant.

— Après tout, peut-être que l'ambiance sera bonne et que Marlène sera contente d'avoir une personne en plus pour l'aider.

Je prononçai ces mots sans en penser un seul.

— Tu vois, répondit Dorothée en hochant la tête. J'ai hâte d'y être. Et Heinz va mettre un peu d'animation, non ?

À mon tour, j'acquiesçai. Aucun doute là-dessus.

Un an auparavant, mon amie Marlène avait repris une vieille pension de famille et un café sur l'île de Norderney. Une de ses tantes les avait gérés pendant une éternité jusqu'à ce qu'elle décide enfin, à près de soixante-dix ans, de profiter de la vie. Cela, grâce à Hubert, un veuf de quatre ans son aîné, originaire d'Essen et client régulier depuis deux décennies : dix-huit années avec sa femme, les deux dernières sans. Un jour, Theda avait confié à sa nièce Marlène qu'il s'était métamorphosé – « Un véritable aventurier, on ne dirait pas comme ça » – et qu'il lui avait fait une déclaration d'amour enflammée. Il ne voulait pas se remarier, mais partir pour un tour du monde avec elle en commençant par Sylt et Majorque, pour peut-être finir par l'Amérique. Theda avait été flattée mais ne pouvait partir à cause de sa pension. Au cours de la conversation, Marlène annonça à sa tante qu'elle venait de se séparer de son compagnon, avec qui elle tenait un bistrot. Theda fit preuve d'une compassion toute relative. Elle résuma la situation en ces termes : « C'est super, tu vas pouvoir passer quelques mois à Norderney et t'occuper de la pension. De mon côté, je tenterai ma chance avec Hubert, et tu n'auras plus à croiser ton imbécile d'ex. En plus, un bistrot reste un bistrot, donc que tu travailles ici ou là-bas... »

Tout s'était bien goupillé: Theda et Hubert s'adoraient, Marlène adorait Norderney et les clients adoraient Marlène. Hubert souffla à Theda l'idée d'aménager un petit appartement et de céder le reste du bâtiment ainsi que le café à Marlène, qui décida de le refaire à neuf. Les travaux étaient presque terminés et l'inauguration aurait lieu dans trois semaines.

Dorothée et moi avons posé des congés à cette période. Marlène nous avait réservé un appartement. Le matin, nous participerions aux travaux et à la bonne marche de la pension, l'après-midi, nous profiterions de la plage, le soir, nous irions boire un bon verre de vin blanc à la Voie lactée ou à la Dune blanche. Du moins, c'était ce que nous avions prévu...

Je composai le numéro de téléphone de Marlène.

— Bonjour et bienvenue à la pension Chez Theda. Marlène de Vries à l'appareil.

— Salut, Marlène, c'est Christine.

— Ne me dis pas que vous me faites faux bond. L'hôtel est complet, les ouvriers rechignent à la tâche et l'une de mes employées s'est blessée en marchant sur un coquillage. Seule Gesa est là pour m'aider. Je panique complètement. Quant à Theda et Hubert, ils m'ont annoncé qu'ils viendraient ce week-end, mais seulement pour regarder, pas pour me prêter main-forte, puisqu'ils sont à la retraite. Maintenant, dis-moi ce que tu as à me dire, mais n'oublie pas que je suis au bord de la crise de nerfs.

Si elle n'avait pas ri en prononçant cette phrase, je l'aurais crue volontiers. En tout cas, la transition était toute trouvée.

— J'ai la solution: je viens avec Heinz, m'efforçai-je de répondre d'un ton détaché. Il lui faut juste un lit, quelques camarades de jeu, un repas chaud par

jour et une bière par-ci par-là. Qu'est-ce que tu en penses?

— Tu viens avec ton père? Tu es sérieuse? Comment as-tu pu avoir une idée pareille?

— C'est à ma mère qu'on doit ce trait de génie. Elle va se faire poser une prothèse la semaine prochaine. Au départ, l'opération était prévue en octobre, mais quelqu'un s'est désisté et elle aimerait en être débarrassée le plus vite possible, ce que je peux comprendre. Comme ma tante est en vacances, que les voisins font un voyage en Norvège avec la Croix-Rouge et que mon frère et ma sœur ne sont pas disponibles, je vais devoir m'occuper de lui. J'aurais pu aller à Sylt lui donner la becquée, mais cela voulait dire que je te laissais tomber et il en est hors de question. Du coup, ma mère lui a dit que son aide serait la bienvenue et, en plus, il a un ami de longue date qui vit à Norderney. Mon père s'est d'abord fait prier mais, maintenant, il se prend pour le Messie. Voilà, en résumé.

— Ce n'est pas si terrible. Je ne connais pas vraiment ton père, mais il est très serviable et donne l'impression de savoir tout faire.

Je ne pus réprimer un rire nerveux. C'était bien l'impression qu'il donnait, oui.

— Tu tousses? En tout cas, j'aurai de quoi l'occuper, notre sauveur, et, comme ça, Hubert me lâchera un peu. Il est charmant, mais il sait toujours tout mieux que tout le monde et il ne peut s'empêcher de donner son avis.

— Ils vont s'adorer!

— Heinz est sûrement moins agaçant que Hubert. Bon, je dirai à la propriétaire de l'appartement que vous serez trois, finalement. Comme il n'y a que deux chambres, Mareike installera un lit supplémentaire

dans le salon. Mais ce sera très bien. Je suis contente que vous veniez.

Nous raccrochâmes.

Super, pensai-je. Hubert n'a qu'à bien se tenir.

List, Sylt, le 10 juin

Chère Christine,

Ça y est, j'ai fini de préparer ma valise pour l'hôpital. C'est fou, tout ce qu'il faut prévoir pour deux semaines. Je me suis acheté six chemises de nuit à rayures et une avec des petits cœurs, c'est mignon comme tout. Mais Agnes, qui vient de Süderhörn et qui vit à trois maisons de chez nous, s'est fait elle aussi opérer du genou l'année dernière et m'a dit qu'on ne portait plus que des survêtements à partir du troisième jour. Tant pis, de toute façon, je ne porte jamais de chemises de nuit et je pense qu'elles t'iront bien. Tu pourras les prendre la prochaine fois que tu viendras à Sylt.

Bon, pour en venir au fait : j'ai expliqué à papa qu'il devrait donner un coup de main à Marlène, mais pas toute la journée. Tu sais comment il est quand il n'a rien à faire, mais vous trouverez bien de quoi l'occuper. N'oublie pas que, à cause de sa hanche, il ne doit pas porter de charges trop lourdes. Évite aussi de le faire grimper à l'échelle, il a le vertige. S'il peint, vérifie qu'il se sert du bon pot, car, comme tu le sais, il est daltonien. La semaine dernière, il a repeint les toilettes en turquoise, mais on finira par s'y habituer. Du moins, je l'espère. Ne le gronde pas s'il fait une bourde, il ne pense pas à mal et, en plus, il est susceptible.

Il lui faut un repas chaud par jour, il a souvent des brûlures d'estomac, donc pas d'épices, très peu de sel et évite le chou. Pas de matières grasses non plus. Surtout pas de plats à base de farine et de lait, ça le rend malade.

Mais tu le connais, il n'ose jamais rien dire. Au goûter, il aime bien prendre un café et manger une part de gâteau, mais tout sauf les tartes et les clafoutis. Il ne boit que du déca et du thé aromatisé aux fruits. Le thé noir l'empêche de dormir.

Sois gentille, vérifie sa tenue avant de quitter l'appartement. Non seulement il est daltonien mais, en plus, il n'a pas un goût très sûr. Donc assure-toi qu'il ne sorte pas habillé comme un épouvantail. En général, ça finit par me retomber dessus.

Il aime bien se balader. Si vous n'avez pas le temps de l'accompagner, rappelle-lui de prendre son portable et de l'allumer : il n'a pas un très bon sens de l'orientation et il déteste demander son chemin.

Est-ce que j'ai oublié quelque chose ? Non, je crois que c'est tout. Il a informé Kalli de sa venue. Tu pourrais peut-être le conduire chez lui, mais je ne sais même pas s'il a son adresse. En tout cas, ce n'est pas très difficile de s'occuper de ton père, il n'a pas de médicaments à prendre, à part un antiacide pour le soulager de ses brûlures d'estomac.

Sur ce, je vous souhaite de très bonnes vacances. Et garde un œil sur ton père, il n'est jamais parti seul en voyage. Mais je suis sûre que tout se passera bien.

Je t'embrasse,
Maman

Je repliai la lettre en inspirant profondément. Je ne mettais jamais de chemise de nuit et je commençais à redouter sérieusement ces vacances.